

Evelyne OLÉON, Professeur de philosophie au lycée Chateaubriand de Rome
Cours interactif en visioconférence proposé aux partenaires du
Projet *Europe, Éducation, École* le 26 novembre 2015, de 10h à 12h
Diffusion en direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
Diffusion en différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme 2015 – 2016 : <http://www.coin-philos.net/eee.15-16.prog.php>
Cours classés : http://www.coin-philos.net/eee.cours_philo_en_ligne.php
Contact : projeteee@gmail.com

CULTURE ET BARBARIE

Le concept de *culture* en ces deux acceptions – civilisation et culture de l'esprit – a pour antonyme celui de *barbarie*. Il est quasiment impossible de réfléchir à la civilisation sans rencontrer comme son autre et son contraire ou parfois même comme son produit, des barbares et de la barbarie.

Or ce terme « barbarie » a une forte connotation qui peut rendre suspect son usage en philosophie : le barbare, c'est l'autre, celui que l'on rejette et qui réunit dans l'univers symbolique de la représentation toutes les peurs. La barbarie désigne dans la représentation commune un état qui condense, pour celui qui emploie le vocable, tout ce que l'on peut juger contraire au respect moral, à l'humanité, à la civilisation. L'usage du terme *barbarie* a souvent valeur de sentence et de condamnation. Le terme est trop commode pour être rigoureux.

Il faudra donc préciser le concept par une approche historique et critique qui mettra en évidence les glissements de sens. Le barbare désigne d'abord avec les grecs l'altérité linguistique – celui qui ne parle pas le grec – avant d'exprimer une altérité géographique avec les romains – celui qui se trouve à l'extérieur du *limes*. Il ne s'agirait alors que d'une relativité ethnologique – l'autre civilisation – mais qui va très vite se teinter d'une dépréciation et d'un jugement de valeur – civilisation moindre. Le *barbare* deviendra le *sauvage*. C'est un tel usage que dénonceront Montaigne, Las Casas ou Lévi-Strauss comme relevant d'une illusion ethnocentrique. Le jugement de valeur ethnologique va alors laisser la place à un jugement de valeur moral qui concerne cette fois moins les barbares que la barbarie : la barbarie désignant les actes de cruauté et d'inhumanité. C'est par la non reconnaissance de l'humanité en l'homme que l'on pourra ici juger de la barbarie. On verra que cette barbarie-là ne se situe plus en dehors de la civilisation mais qu'elle en a souvent été un produit comme on le voit avec le colonialisme, que le même préjugé qui a produit « des barbares » par exclusion de l'altérité, a barbarisé le civilisé, « décivilisé le colonisateur » selon l'expression d'Aimé Césaire.

On en viendra alors à l'autre sens du mot culture : la culture entendue comme culture de l'esprit et enrichissement intellectuel. Produit de la civilisation cette culture-là non plus n'épargne pas de la barbarie et peut très bien séjourner avec elle. Comme le notait symboliquement Georges Steiner, Buchenwald est situé à quelques kilomètres du jardin de Goethe. Pourtant, comme en témoigne Primo Levi à Auschwitz, le peintre Music à Dachau, il se pourrait que la culture soit aussi l'ultime rempart face à la barbarie. On cherchera alors ce qui, dans la culture, peut résister à la barbarie. « *Ce que l'on garde en tête est le seul bien que la barbarie ne puisse nous ôter* » écrivait Jean Clair dans *La barbarie ordinaire*.

Extraits :

Freud, *Malaise dans la culture*, chap. 3

« Qu'il nous suffise de répéter que le mot « culture » désigne la somme totale des réalisations et des institutions par lesquelles notre vie s'éloigne de celle de nos ancêtres animaux et qui servent à deux fins : la protection des hommes contre la nature et le règlement des relations des hommes entre eux. »

Claude Lévi-Strauss, *Entretiens avec Georges Charbonnier*

« La nature c'est tout ce qui est en nous par l'hérédité biologique (...) La culture, c'est l'ensemble des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot toutes les habitudes ou aptitudes apprises par l'homme en tant que membre d'une société. »

Hérodote *les Histoires III, 38*

« Que tous les hommes soient dans ces sentiments touchant leurs lois et leurs usages, c'est une vérité qu'on peut confirmer par plusieurs exemples, et entre autres par celui-ci : Un jour Darius, ayant appelé près de lui des Grecs soumis à sa domination ; leur demanda pour quelle somme ils pourraient se résoudre à se nourrir des corps morts de leurs pères. Tous répondirent qu'ils ne le feraient jamais, quelque argent qu'on pût leur donner. Il fit venir ensuite les Calaties, peuples des Indes, qui mangent leurs pères ; il leur demanda en présence des Grecs, à qui un interprète. expliquait tout ce qui se disait de part et d'autre, quelle somme d'argent pourrait les engager à brûler leurs pères après leur mort. Les Indiens, se récriant à cette question, le prièrent de ne leur pas tenir un langage si odieux : tant la coutume a de force. Aussi rien ne me paraît plus vrai que ce mot que l'on trouve dans les poésies de Pindare : La loi est un roi qui gouverne tout. »

Montaigne, *Essais*, livre II, chap. 31 : « Des cannibales »

« Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés ; lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût même excellente à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture : ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout

étouffée. Si est-ce que partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. (...) Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage : non pas la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art. Les plus grandes et plus belles par l'une ou l'autre des deux premières : les moindres et imparfaites par la dernière. Ces nations me semblent donc aussi barbares, pour avoir reçu fort peu de façon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres. »

Montaigne, *Essais*, livre II, chap. 31 : « Des cannibales »

« Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmi eux, que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête de nouvelles terres : car ils jouissent encore de cette puberté naturelle, qui les fournit sans travail et sans peine, de toutes choses nécessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. »

Lévi-Strauss, *Race et histoire* (1952), chap. 3

« L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « cela n'est pas de chez nous », « on ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. Or derrière ces épithètes se dissimule un même jugement : il est probable que le mot barbare se réfère étymologiquement à la confusion et à l'inarticulation du chant des oiseaux, opposées à la valeur signifiante du langage humain ; et sauvage, qui veut dire « de la forêt », évoque aussi un genre de vie animale, par opposition à la culture humaine. Dans les deux cas, on refuse d'admettre le fait même de la diversité culturelle ; on préfère rejeter hors de la culture, dans la nature, tout ce qui ne se conforme pas à la norme sous laquelle on vit.

(...) Cette attitude de pensée, au nom de laquelle on rejette les « sauvages » (ou tous ceux qu'on choisit de considérer comme tels) hors de l'humanité, est justement l'attitude la plus marquante et la plus distinctive de ces sauvages mêmes. (...) Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction.

Cette anecdote à la fois baroque et tragique illustre bien le paradoxe du relativisme culturel (que nous retrouverons ailleurs sous d'autres formes) : c'est dans la mesure même où l'on prétend établir une discrimination entre les cultures et les coutumes que l'on s'identifie le plus complètement avec celles qu'on essaye de nier. En refusant

l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus « sauvages » ou « barbares » de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

Aimé Césaire, Discours sur le colonialisme, prononcé en 1950, publié en 1955 :

« Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur, à l'abrutir au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a eu au Viêt-Nam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et "interrogés", de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette lactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'ensauvagement du continent. »

Constantin Cavafy – En attendant les barbares, 1904, traduit du Grec par Marguerite Yourcenar et Constantin Dimaras.

"Qu'attendons-nous, rassemblés sur l'agora?
On dit que les Barbares seront là aujourd'hui.

Pourquoi cette léthargie, au Sénat?
Pourquoi les sénateurs restent-ils sans légiférer?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui.
À quoi bon faire des lois à présent?
Ce sont les Barbares qui bientôt les feront.

Pourquoi notre empereur s'est-il levé si tôt?
Pourquoi se tient-il devant la plus grande porte de la ville,
solennel, assis sur son trône, coiffé de sa couronne ?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que notre empereur attend d'accueillir
leur chef.
Il a même préparé un parchemin
à lui remettre, où sont conférés
nombreux titres et nombreuses dignités.

Pourquoi nos deux consuls et nos préteurs sont-ils
sortis aujourd'hui, vêtus de leurs toges rouges et brodées?
Pourquoi ces bracelets sertis d'améthystes,
ces bagues où étincellent des émeraudes polies?
Pourquoi aujourd'hui ces cannes précieuses
finement ciselées d'or et d'argent?

Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que pareilles choses éblouissent les Barbares.

Pourquoi nos habiles rhéteurs ne viennent-ils pas à l'ordinaire
prononcer leurs discours et dire leurs mots?
Parce que les Barbares seront là aujourd'hui
et que l'éloquence et les harangues les ennuient.

Pourquoi ce trouble, cette subite
inquiétude? - Comme les visages sont graves!
Pourquoi places et rues si vite désertées?
Pourquoi chacun repart-il chez lui le visage soucieux ?

Parce que la nuit est tombée et que les Barbares ne sont pas venus
et certains qui arrivent des frontières
disent qu'il n'y a plus de Barbares.

Mais alors, qu'allons-nous devenir sans les Barbares ?
Ces gens étaient en somme une solution."

Bibliographie

Montaigne, *Les Essais*, livre II, chap. 31 " Des cannibales"

Freud, *Malaise dans la culture*, en particulier chapitres 3, 4 et 5

Levi Strauss, *Race et histoire*, 1952

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, prononcé en 1950, publié en 1955

Georges Steiner, *Dans le château de Barbe-bleue, Note pour la redéfinition de la culture*, Gallimard 1986

Michel Henry, *La barbarie*, Grasset et Fasquelle 1987

Tzvetan Todorov, *Nous et les autres*, Seuil 1989

Jean-François Mattei, *La barbarie intérieure, Essai sur l'immonde moderne*, PUF 1999

Jean Clair, *La barbarie ordinaire*, Gallimard 2001

Roger Pol Droit, *Généalogie des barbares*, Odile Jacob, 2007

Tzvetan Todorov, *La peur des barbares*, Robert Lafond 2008

Edgar Morin, *Culture et barbarie européennes*, Bayard 2009